

Le retour

Hervé Guay

Number 68, Summer 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13787ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Guay, H. (1996). Le retour. *Moebius*, (68), 45–54.

Le retour

Hervé Guay

Telle route, tel soir, au fond d'un rang. Un homme brise le silence et le brouillard. Il marche comme un somnambule, comme un automate, comme un soldat mécanique. À le voir ainsi, le rang fait cimetièrè; lui, profanateur. Pourtant, nul mort identifié aux alentours. Qu'alignements de poteaux auxquels sont suspendus fils téléphoniques et électriques, que clôtures électrifiées, barbelés pour effrayer vaches et enfants, peut-être aussi les idiots de village qui restent.

Le *smatt* – nom que lui ont donné les derniers à qui il a parlé – longe l'accotement, lequel se distingue peu de la route de gravier. D'une voix voilée, il soliloque, interrompu de temps à autre par ses propres paroles sur ruban. Il s'adresse à son *walkman*, un Sony qu'il tient dans les mains. Façon de parler tant il secoue l'appareil qu'il martèle, enfonçant de ses doigts gantés les boutons de marche, d'arrêt, d'enregistrement. Si, par hasard, il se trompe, il laisse échapper un juron, une menace, souvent suivis d'un geste de même nature.

« On voit rien. Rien en avant. Rien en arrière. Avance. Recule. Même chose. M'entends-tu? Du pareil au même. 143. C'est écrit. Ça reste. Écoute-moi. Pas fait exprès. Arrête. Sinon! Efface tout. On recommence. »

Il scrute le brouillard, fait un pas, en avant, en arrière, se répète, doute, geint, déchiffre une inscription sur un poteau, y arrive, constate, supplie, s'excuse, menace, intime, renonce, repart à zéro.

On peut croire qu'il piétine. Il n'en est rien. Avec son appareil en forme de transistor, il passe le temps, franchit des kilomètres, combat le sommeil. Pour le moment, dormir est le moindre de ses soucis. Peu importe, l'automne, guère possible de trouver abri dans ces champs plats, encore humides. Cet endroit s'appellerait nulle part que ce ne serait pas surprenant. Aucun panneau à l'horizon. Plus simple : pour le moment, pas d'horizon à l'horizon.

Le *smatt* tient le coup, ne se laisse pas démonter. Il n'a pas chaud, n'a pas froid. Il a l'habitude des grands chemins comme des petites routes. Davantage des culs-de-sac, des fonds de cour. Aujourd'hui, il a quitté la ville pareil à qui tourne le dos au siècle. Ultime effort.

Il a laissé la porte ouverte, les fenêtres battre au vent, les circulaires sur la table de cuisine, les draps sales sur le lit. Les placards, les armoires, les tiroirs béent. Mais ça fait des semaines. Déjà. Il ne retournera pas rue Leclair. Jamais plus ne remontera les degrés *croches* de l'interminable escalier. Ne recollera pas pour la centième fois un bout de plastique sur le carreau brisé de la porte arrière. Le vent peut souffler tranquille.

Apaisé, le *smatt* suit son chemin, poursuit sa conversation, laquelle se heurte parfois au caillou qui roule sous ses semelles ou à une bouteille consignée, arrivée on se demande comment le long de cette route nue, déserte. D'une viduité parfaite, depuis le début de son trajet. À croire qu'elle a été tracée par distraction ou pour se foutre de la gueule de quelqu'un.

Où va-t-il avec son blouson kaki, ses manches maculées de boue, ses joues rosies par la brume épaisse ? Où va-t-il sans ses bottes de sept lieues, sans baluchon à la Tom Sawyer, sans l'air guilleret du soldat en campagne ? Questions sans réponse, sans objet.

Quand le *smatt* ne se parle pas, il s'écoute. Quand il ne s'écoute pas, il se parle. Quand c'est ni l'un ni l'autre, il appuie pour que la cassette se déroule ou se rembobine, selon la réponse ou la question voulue. Si ça ne répond pas à ses attentes, il se rebiffe. Mais c'est sans conséquence, comme un pas de plus ou de moins.

Somme toute, il se raconte, se confie. « Parti de chez nous aujourd'hui. Toutes les raisons sont bonnes pour partir. Vivre, c'est quitter. Si on reste, ce sont les autres autour qui quittent. Inévitable. Tenter de ne pas revenir en arrière,

de ne pas revenir aux mêmes lieux. Obsessions qui ne servent à rien ni à personne. Faire ses comptes jour après jour, sinon quelqu'un te *cross*e. Pauvre ou riche, sans importance. S'arranger pour laisser aux autres ce qui ne nous intéresse plus. À défaut qu'ils s'emparent des choses auxquelles on tient. Pour pas que ça arrive, la meilleure méthode est encore de ne tenir à rien, à personne, d'oublier.»

Quelques fois, la bande se déroule longtemps sans qu'il l'interrompe. D'autres fois, un mot, une syllabe, un son commande le doigt qui s'enfonce. D'instinct, il enregistre par-dessus les passages qui l'indisposent. Il va au gré des impulsions, semblable aux billes des casse-tête qu'on trouve dans les boîtes de céréales, lesquelles, en mouvement constant, ne trouvent jamais la place censée leur convenir.

Depuis quelques instants, le *smatt* hausse le ton. Quelque chose ne va pas. Une crainte l'envahit. La peur de devoir rentrer. Probablement. «Assez de revenir sur cette idée. Rue Leclair, point de salut.» La nuit totale qui l'enveloppe, la distance devraient le rassurer. Elles faillent à la tâche. Elles ne font pas obstruction à ces images dans sa tête, à ces paroles qui s'échappent de lui en torrent.

Le téléphone est débranché dans le salon vide. Le tapis, cette place où les bottes se sont échouées, est encadré de portes fraîchement peintes, elles-mêmes soutenues par des murs qui s'écaillent sous le plafond blanc. Quelques journaux jonchent le sol. Autant de grèves attiédies qu'il n'abordera pas. De l'impossible sans cesse rappelé. Au sol, la planche-contact grossie impose celle qu'il faut oublier. En trente-six poses. Ne pas mentionner son nom, ne pas se souvenir de ses formes, ses vraies. Ces instantanés sont des leurres, donc traîtres. Revenir à la nuit. Faire le noir là-dessus. Mots et images expriment des mondes inverses, certes. Ils le ramènent néanmoins à ce qu'il a quitté. En arrière.

Du reste, quelles que soient les formes que prennent le brouillard, les ombres, le *smatt* ne repère que des éléments du passé, des endroits, des êtres, des moments, des combinaisons connus. L'univers entier lui est tache d'encre. Protéiforme en souvenirs de toutes sortes. Hormis les odeurs qui ne recourent rien. Baume intouchable. Même sa voix, employée à son adresse uniquement, se détourne de lui, établit des liens hors de sa volonté, va dans tous les sens, à rebours, le mine comme le reste, se dissocie de lui.

Trahi, le *smatt* voudrait trancher au poignard ces attaches. L'épaisse vapeur se lézarde un instant. Redevient opaque aussitôt. Une seule issue s'offre à lui : la rencontre. Laquelle ici ?

La voiture entre en scène comme s'il la conduisait. Elle fend le brouillard à petite vitesse, soulève la poussière derrière elle, large et ample comme une cantatrice, d'un bleu violacé aussi. Une nuit américaine au cinéma ne ferait pas mieux.

Le drame est en place. Reste à dénommer les autres personnages. Les piles du walkman n'ont plus qu'à manquer, la panne être totale. C'est fait. Le désarroi en lui, comme un verre plein, déborde. Le pouce s'est crispé, les jambes postées en V le long de la route, comme il se doit. Son visage, toute angoisse contenue, porte un masque d'auto-stoppeur. Bon Samaritain et bonne Samaritaine vont s'arrêter pile. Il s'élançait vers eux comme s'il en avait envie. Pendant un instant – dès qu'il s'est assis à l'arrière et a remercié pour la forme –, le bonheur règne sur le triangle isocèle.

Elle conduit, adroite. Allan fait la conversation. Si bien qu'on devine que c'est son métier. Il a un léger accent. Le *smatt* savoure ces premiers instants. L'odeur sucrée de la femme, ses gestes de chauffeur, la détermination de son regard en fonction de la ligne blanche. Il n'échappe pas non plus au charme de la voix d'Allan, lequel lui apprend qu'il a insisté auprès de sa jeune copine pour qu'elle stoppe. Il se moque aussi de ses appréhensions. « Les gens sont méfiants », rétorque le *smatt*. Sa voix s'éteint devant la syllabe finale comme s'il était persuadé de son inutilité.

Il y a quelque chose de blessant dans la beauté de cette femme, de tranchant au fond de ses yeux. De biais, ses traits heurtent le *smatt* au cœur. Que son visage est difficile à supporter ! Pourquoi lui fallait-il croiser cette tête silencieuse, et la voix posée de son compagnon, sa réponse parfaite ? Comment décrire la complétude du lien qui les unit ? Ils lui rappellent l'inévitable.

Il remet ses écouteurs, tâte le walkman à sa ceinture. Les piles sont à plat. Aucun recours. Lui revient en tête la dame des photos. Boucles blondes obscures, poitrine ferme contre laquelle la fièvre disparaît. Regard de cobalt, parfum chloré de sa chair, cuirette orangée des ébats.

Simultanément, la question du bon Samaritain comme un glaive : « Tu vas loin comme ça ? »

— Assez.

— Parti depuis longtemps ?

— Assez.

— Nous on va jusqu'à La Chute du Diable. On te laisse avant ou là-bas ?

Le *smatt* se perd dans ses pensées.

— Prends ton temps. Réfléchis-y. De toute façon, t'as le temps.

La jeune fille se tait toujours. Par le rétroviseur, elle observe l'auto-stoppeur, attentive. À toutes les fois que la route lui en donne l'occasion, elle récidive. Remarque d'abord ses lèvres cramoisies, sèches. Puis ses joues saumonées à travers lesquelles des poils drus pointent. Après avoir négocié une longue courbe, le front plus large que haut la saisit. Orné de gouttelettes et de raies horizontales. La belle tête mouillée lui donne l'impression que le jeune homme vient d'émerger d'un lac. Association vite brisée en elle à l'examen du col roulé vert bouteille qui enserre le cou du *smatt* et contre lequel, informe, gît également un capuchon de toile.

Elle n'ose le fixer des yeux de peur d'être découverte. Elle profite des questions de son copain pour examiner tout de même les prunelles de l'étranger. Des prunelles curieuses dont la vacuité l'étonne. Leur éclat toutefois ne l'épargne pas. Elles sont ailleurs. C'est tout. Et si loin qu'elles paraissent de granit ou de formica. À qui pense-t-il ? À une femme. Morte peut-être. Il la regarde à la dérobée. Interdite, perd-elle un moment le contrôle du véhicule ? Impossible d'en être sûr. Profitant de la montée, elle change de voie.

De la voir le surveiller par le rétroviseur, il pressent. Quoi ? Dans un premier temps, qu'elle ne lui fait pas confiance. Deuxièmement, qu'elle cherche à le percer. Donc présuppose qu'il dissimule quelque chose. Tout probablement une arme blanche. Tertio, qu'elle le compare à son copain.

Ce dernier point surtout le peine, le fait se recroqueviller en lui-même, se durcir. Elle frissonne, cherche les yeux de son compagnon. Elle lui en veut d'arborer cette

innocence vis-à-vis de l'inconnu, cette bonté incongrue alors qu'il ne sait rien de lui. Pourquoi veut-elle donc le prévenir? Allan lui tend la main. Jusqu'où ira son inconscience?

À cet instant précis, le *smatt* détaille l'homme. La trentaine avancée, rides fines aux commissures des lèvres et des yeux, peau blanche quasi translucide, cheveux rares. Du genre dont on dit qu'il porte son âge. Qu'est-ce que cela veut dire?

Le trio continue à prendre de concert méandres, sinuosités, détours. Chacun dans sa coquille tente de deviner – devenir? – l'autre. À sa façon : le *smatt*, par derrière (faut-il le préciser); l'homme aux cheveux rares, de sa voix mélodieuse; sa copine, par rétroviseur interposé; sa caméra à elle, précise comme un scalpel.

À quoi bon mentionner chacune de leurs incisions? Elles m'échappent à moi comme à vous. Les routes de campagne sont si nébuleuses. Ils viennent de traverser un village sans même un feu de circulation. La jeune femme cherche à synthoniser une radio. Pour s'aider, elle allume le plafonnier. Sans résultat. Grrrr. Le son est mauvais. Elle abandonne.

Le silence, la lumière pèsent. Allan reprend son investigation. «T'es pas bavard.» Pour toute réponse, le *smatt* lève les yeux puis ferme les paupières. Contrairement à sa copine qui s'en rend compte par le rétroviseur, pour la première fois, Allan est forcé de regarder le *smatt* en face. Son bras prend appui sur l'appui-tête. Il tourne la tête. Elle s'apprête à éteindre. Les regards des deux hommes se règlent l'un sur l'autre. Clic. Chacun s'est fait une idée de l'autre qui retombe dans l'ombre.

— Tu m'es sympathique. Veux-tu une cigarette?

— Non, ton argent.

Le *smatt* n'a pas bougé. Sur le tableau de bord, elle presse l'allume-cigare. Le bon Samaritain lance, musical comme un vers de Verhaeren, quelques «ha! ha!» sonores. Puis il se crispe, pense à se retourner, hésite, reprend la parole.

— T'es pas sérieux.

Les bottes du *smatt* se frappent l'une contre l'autre à l'angle du tarse et du métatarse. Les genoux collés, il se réchauffe les mains dans l'entre-cuisse. Suit une grande

respiration par laquelle il s'assure de la présence du fer contre sa peau, lequel se plaque rigide contre ses côtes. Dans ce mouvement, son nez pointe un quart de seconde vers le toit avant que ses yeux ne s'immobilisent à nouveau.

Allan allume sa cigarette dont le halo orange se réfléchit sur le pare-brise et sur la vitre de la portière. Ce cercle minuscule se déforme chaque fois qu'une goutte d'eau vient frapper le verre. Sous cette pluie intermittente, les essuie-glace au ralenti, c'est très beau à voir. Du moins le temps que dure une cigarette.

La cigarette terminée, le sang gicle sur le pare-brise. Sans bruit. Puis, il ruisselle sur la banquette avant. Éclabousse les mains du *smatt*, les vêtements d'Allan, de sa copine qui ralentit pareille à qui arrive à destination. Elle ouvre la portière, veut sortir, se prend dans les rets de la ceinture de sécurité. Le moteur tourne qui enterre sa respiration. Le *smatt* a remis les mains entre ses cuisses. Tout juste après avoir posé silencieux le couteau sur le siège. Le cliquetis de la ceinture, des clés, le crépitement de son sac quand elle s'en saisit sont bientôt remplacés par le crissement sec de ses pas qui s'éloignent, par l'envahissement monocorde de la nuit qui entre par la portière ouverte.

Quand le *smatt* sort à son tour, la pluie a cessé. Il tend la main, cambre le cou vers le firmament. Referme la portière. Se bute à la portière avant. Verrouillée. Merde! L'homme a dû enclencher le bouton avec son coude en se débattant. Le *smatt* contourne la voiture. Devant les phares se découpent son visage glabre, ses mains tachetées, ses cheveux rebelles qui frisent en séchant.

Premier geste, avant même de s'asseoir, le *smatt* s'empare du portefeuille du type. Plusieurs cartes de crédit, quelques billets qu'il fourre dans ses poches. Tant de choses inutiles par ailleurs. Des papiers, des cartes d'affaires, des trombones, de la monnaie, des pièces d'identité, permis, immatriculation, assurances, cartes bancaire, téléphonique, de membership, d'association, matricule de tout acabit. Le *smatt* se surprend qu'il lui en est tant d'inconnues.

En bloc, il repousse cadavre et documents à l'extérieur du véhicule. Ajuste le siège, le rétroviseur, puis appuie sur l'accélérateur qui répond un peu lestement. Il corrige. Sa façon de faire n'est guère différente de avec laquelle il suivait l'accotement il n'y a pas si longtemps. La différence: la fatigue s'impose en lui, soudainement. On dirait

un ouvrier en temps supplémentaire, qui peut enfin rentrer chez lui. Ses mains souillées rappellent celles éclaboussées des peintres, des imprimeurs, des mécaniciens ; son visage, les traits fixes du photographe qui attend l'événement. S'il avait le cœur à parler, sa voix se confondrait à celle altérée d'un conférencier au long cours.

Il lui vient à l'esprit que, dans cette direction, il croisera de nouveau cette femme. L'achever. S'assouvir. Inutile. Au premier chemin de traverse, il fait demi-tour. Que de routes mènent nulle part, pense-t-il, au moment où il s'apprête à revenir sur ses pas. L'asphalte en séchant ajoute des taches à la nuit. Se camoufler. Tiens, rien ne sert de mettre les hautes, il actionne les basses. Se fondre le plus possible au décor, être pris pour la nuit elle-même, voilà qui serait bien.

En direction inverse, la femme marche. Son manteau mi-long, ses souliers plats, crispée à son sac. Elle fonce. Comme la femme de Loth, elle n'a qu'une envie : regarder derrière elle. Mais elle sait ce qui l'attend. Ne veut pas qu'on la retrouve sans vie, statue de sel.

Elle veut sauver sa peau. Allan est mort. Qu'importe si son cadavre est laissé aux mains d'un petit bandit sans scrupules. Comme ça qu'on les a remerciés. Pourquoi eux ? Elle verse des larmes. Ses premières depuis longtemps. Le paysage devient flou. Elle le revoit à nouveau. Pourquoi n'y avait-il pas de haine dans ses yeux ? Il la reconnaîtra. C'est sûr. Même si elle arrive à s'en sortir cette fois. Il la retrouvera. Un gars comme ça ne laissera pas son œuvre inachevé. Il cherchera à avoir sa peau. Déjà, il la désirait des yeux. Dieu ! Elle a l'impression que ses mains froides, sèches, se saisissent de son cou, descendent le long de ses seins.

Cette route qu'ils ont prise, le goût du pittoresque, voilà où ça mène. Comment pourra-t-elle oublier ces champs, après ? Sa dernière image, ces minables champs ? C'est trop bête. Elle voudrait hurler. Sa gorge se serre. Pas même un réverbère au loin. Peut-être derrière cette colline. Elle croit entendre le ronflement d'une voiture. Non. Elle se sent incapable de se défendre. À quoi a donc servi tout ce cinéma qu'elle a vu ? Il ne lui est d'aucun secours au moment où ça compte. Doit-elle s'étendre là, se laisser faire, pareille à une serviette qu'on déplie sur la plage ? Fermer les yeux. Espérer que ce soit court.

Ça défile dans sa tête. Mais elle rêve! Ce n'est pas vrai. Des phares de voiture la scient sur place. Provenant de l'autre côté de la butte. Ce n'est pas lui. Faire signe. Un sifflement sec. Elle pleurerait. De rage cette fois. L'auto ne s'arrête pas, l'ignore. On la laisse dans la détresse.

Les eaux noires de la rivière coulent bruyantes pendant que le *smatt* traverse le pont de métal. Il parle de nouveau à son walkman. «Je récapitule. Avec l'argent d'Allan, j'ai acheté des piles. La voiture a roulé toute seule dans le canal, à un pont d'ici. Mon sang rouge, son sang noir, les eaux sombres du fleuve se confondent à l'heure qu'il est. Ce pont débouche rue Leclair. Je veux dormir.»

Devant lui, l'escalier gris, sombre du 2345 C. Derrière lui, le stade allumé toute la nuit où il n'a jamais mis les pieds. En montant, il tient la rampe chambranlante sans laquelle – peut-être – il n'arriverait pas au bout. Il gèle. Il ouvre la porte. Il s'effondre sur le plancher.

Il est étourdi. Ces murs lui donnent le tournis. Contre son visage, il sent le fini glacé de la planche-contact. Il n'a même pas besoin de regarder une seule des trente-six poses. Les a toutes en lui comme autant d'éclats de verre dans chacune de ses fibres. La porte ouverte jette de l'ombre sur le walkman fracassé à l'entrée des deux pièces.

Il enlève son blouson. Il a l'air d'un homme ivre. Dessous, il n'a qu'un t-shirt. La chair de poule couvre ses bras qui bleussent peu à peu. Il descend sa fermeture éclair, cambre son dos en forme de butte. Il secoue son sexe un petit moment. Il le fait presque silencieusement sans que sa bouche ne quitte la surface lisse des photos, sans ouvrir les yeux. Quand il achève, éjacule, son cou se casse à angle droit. La tête levée au ciel, il gicle sur ses mains bordeaux et bleu. Il s'affale sur le dos. Il ouvre les yeux. Le plafond blanc qui s'écaille pareil au désespoir qui l'envahit.

Il se relève, reboutonne son pantalon, attrape son blouson, fait quelques pas, se penche. Sur le seuil, le walkman. Il laisse là la cassette, boute l'appareil hors de chez lui. Le baladeur chute dans la cour, un étage plus bas. Il n'entend pas le «paf». Il frissonne. Il referme la porte. La cassette se brise sous le choc.

Hormis le vent, dès lors, nul bruit pour le troubler. Au son de la bourrasque, il s'endort dans les draps sales, humides, là dans cette chambre si petite qu'on la croirait destinée à un nain. Rêve-t-il? Comment le savoir? Il ronfle,

les bottes aux pieds, les mains gantées, un oreiller sur la tête. Il y a une revue entre la fenêtre et le lit. Le vent la feuillette.

Quelques heures plus tard. Ou bien est-ce quelques jours plus tard ? Deux policiers poussent la porte. Une jeune fille les accompagne. Elle est belle, elle respire. La fatigue qui pâlit son visage la transfigure. Quand les policiers soulèvent l'oreiller, elle crie. Le *smatt* se réveille un flash de photographe dans les yeux. Il la reconnaît, il va vers elle, emporté par les deux agents. Si on ne le savait pas vivant, on le prendrait pour le cadavre de l'homme qu'il a tué. Mais il est muet. D'un mutisme dérisoire devant ce réveil – comment dire – brutal. Pendant un moment, il contemple cette femme qui recule parce qu'il s'approche d'elle. Ses mains se tendent vers elle, des perches. Ses yeux petits de dormeur cillent comme s'ils voulaient la traverser. Il grelotte nu comme il est. On le dirait amoureux. Elle ne le supporte pas. Que font de lui ces policiers sinon le cœur d'une procession destinée à elle seule ? Ne sont-ils pas conscients qu'elle veut que cela finisse ? Ils ont certainement traité avec moins de déférence le cadavre d'Allan. Finalement, le regard du *smatt* l'achève. Des sanglots jaillissent, la défigurent. Devant ses yeux, dansent les lèvres du *smatt*. Ose-t-il s'adresser à elle ? En vain tentera-t-elle d'entendre sa voix, en vain bougera-t-il les lèvres ? Aux premières syllabes du *smatt*, le cri de la jeune femme s'élève de nouveau tandis qu'on l'emmène loin du 2345 C de la rue Leclaire.